

# Le combat de Granouillet

## *Combat*

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, L.-D. (2013). Compte rendu de [Le combat de Granouillet / *Combat*]. *Jeu*, (149), 25–27.

Regards critiques

## Combat

TEXTE GILLES GRANOUILLET / MISE EN SCÈNE ODETTE GUIMOND

SCÉNOGRAPHIE ELEN EWING ET GENEVIÈVE LIZOTTE

LUMIÈRES DAVID-ALEXANDRE CHABOT / BANDE SONORE YANNICK PARENT

AVEC CARL BÉCHARD, DANNY CARBONNEAU, ODETTE GUIMOND, ISABELLE LECLERC ET YANNICK PARENT

PRODUCTION DU RÉVERBÈRE THÉÂTRE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 30 AVRIL AU 18 MAI 2013.

LOUIS-DOMINIQUE  
LAVIGNE

# LE COMBAT DE GRANOUILLET

Le Réverbère Théâtre a raison de s'intéresser à Gilles Granouillet. Après une première production réussie du *Petit soldat* en 2010, la compagnie nous offre à présent *Combat*, un texte passionnant, dans un spectacle qui vaut le détour.

La pièce raconte une tranche de la vie d'une famille ouvrière dans une banlieue française. Un frère invite sa sœur à la remise d'une « médaille du travail » à leur mère pour service rendu à la compagnie qui l'emploie. Après une fête assez ratée à la maison, la sœur, qui s'apprête à retourner chez elle, tue sans raison apparente un inconnu dans une gare, avec un couteau qu'elle vient de recevoir en cadeau de sa mère. Le frère décide de se livrer à la police à la place de sa sœur et de se faire passer pour le coupable du meurtre.

Odette Guimond, qui fait partie de la distribution, signe la mise en scène de ce spectacle d'une rare intelligence. La première tâche du metteur en scène est sans contredit de faire ressortir toutes les couches et les nuances du texte. Pour cela, il faut disparaître un peu du devant de la scène : contrainte à laquelle plusieurs de nos metteurs en scène à la mode ont de la difficulté à se soumettre. Odette Guimond

rend justice à la force du texte de Granouillet par une lecture presque littérale du propos et une direction d'acteurs d'une exigeante sobriété.

Gilles Granouillet dépeint un milieu dont on ne parle pas beaucoup en ces temps de confusion idéologique. La fiction contemporaine, en tout cas au théâtre, oublie souvent les ouvriers. Elle se penche davantage sur les marginaux sociaux, les bobos branchés ou sur cette classe moyenne un peu floue qu'aiment évoquer grossièrement nos politiciens avides de projets consensuels. Sans doute avons-nous quelques réticences à retourner à cet ouvriérisme qui dominait la pensée progressiste des années 70. Granouillet y plonge généreusement et dessine un milieu prolétarien, ce qui, comme dans certaines des pièces « col bleu » d'Israël Horovitz, ajoute aux événements une couleur sociologique qui fait réfléchir. Ce climat renforce paradoxalement l'univers poétique du dramaturge. En effet, la pièce se passe dans le monde des abattoirs : un espace de travail où le couteau et le sang font partie du décor. Ces deux éléments se joindront à d'autres objets tragiques de ce drame intime que construit Granouillet dans une langue rude et sans bavure.



*Combat* de Gilles Granouillet, mis en scène par Odette Guimond. Spectacle de Réverbère Théâtre, présenté au Prospero au printemps 2013.  
Sur la photo : Odette Guimond et Isabelle Leclerc. © Bernard Dubois.

L'écriture singulière de *Combat* se caractérise par une maîtrise magistrale des thèmes, de la structure et des personnages, en un récit qui se construit à travers des dialogues qui naviguent entre le quotidien, le lyrisme et l'introspection.

Granouillet raconte son histoire sans trop la raconter. Ce minimalisme narratif nous invite à suivre avec étonnement cette fable implacable où l'invraisemblance le dispute aux règles démesurées de la tragédie grecque. Granouillet laisse son récit respirer à travers des rapports entre les personnages à la fois ambigus et bien ancrés dans des enjeux souvent matérialisés par des objets d'une banalité déconcertante. La trajectoire du couteau « sentimental », au fil des tableaux, est habilement tracée et insuffle au fait divers des dimensions poétiques qui nous interpellent. Le meurtre gratuit d'un inconnu dans une gare prend des proportions épiques insoupçonnées. Des restes de *chips* sur une table rappellent la fête qui a eu lieu et appuient la conversation entre le frère et sa femme. À la fin de la soirée, le frère a envie de « baiser » avec son épouse ; elle est fatiguée ; il se colle contre elle. Ils ont des rapports sexuels sans passion en une sorte de mécanique animale où l'émotion n'existe pas.

Un autre objet s'impose : un livre, une biographie de Louise Michel. *Combat* développe une courbe ouvriériste, parfois joliment intellectualisée, toujours adroitement tissée, à travers une écriture d'une radicale modernité. Granouillet entreprend en filigrane une analyse de classe à travers une parole épurée qui rappelle Beckett, Handke, Sarraute, Bond ou Kristof. La pièce réconcilie la militance brechtienne et le théâtre postdramatique. La sœur se prend pour Louise Michel. Elle avoue à l'inconnu de la gare avoir étudié afin de devenir un jour une révolutionnaire, qu'elle ne sera jamais. Elle lui montre ses « seins prolétaires » afin de le faire bander. Ce dernier n'a pas d'érection. La sœur le menace avec son fameux couteau-cadeau. Elle lui demande de faire le chien et de chanter *le Temps des cerises*. L'homme ne connaît pas cette chanson emblématique de la Commune de Paris. Elle le tue.

Un autre objet du quotidien s'insinue innocemment dans la situation pour ensuite devenir l'instrument cruel de sa solution tragique : le lacet. C'est avec de simples lacets de souliers que lui fournira sa sœur que le frère va se suicider en prison. Granouillet donne un ton de tragédie grecque à l'histoire de cette famille au destin pourtant limité. Ici, ni Dieu, ni roi, ni reine. Que des gens ordinaires. Le coup de couteau, le faux coupable, le suicide, voire le penchant incestueux du frère pour sa sœur adoptée, ajoutent aux conflits des personnages un souffle digne des grandes pièces d'Eschyle ou de Sophocle.

## Un réalisme poétique

La mise en scène repose sur une subtile stylisation. Elle invite le spectateur à suivre la juste voie de cette pièce faussement naturaliste : celle d'une œuvre poétique bien ajustée à la dure réalité sociale, ce que ponctue efficacement la musique *live* de Yannick Parent. La scénographie de Geneviève Lizotte, qui utilise toutes les possibilités de la salle afin de faire parler les lieux, participe de la même vision artistique. En effet, chaque lieu de chaque tableau enrichit la dynamique de chaque situation : la cuisine reflète la vie intime de ces gens de milieu modeste ; le parloir incite le frère à avouer sa tromperie ; l'abattoir, avec sa sonnerie et ses pauses, ses tabliers et son sang, souligne les difficiles conditions de travail de ces personnages, en quête malgré tout, comme tout le monde, d'un certain bonheur de vivre. Les costumes d'Elen Ewing nous rappellent le réalisme social qui imprègne sans cesse la fable à mesure qu'elle se déploie. Les éclairages de David-Alexandre Chabot nous font voyager à travers les différentes transpositions scéniques établies par la metteuse en scène. C'est cet amalgame de niveaux d'interprétation qui fait de *Combat* un spectacle percutant, qui, par ses contrastes de style et ses ruptures, nous émeut. Carl Béchard, Danny Carbonneau, Isabelle Leclerc et Odette Guimond offrent des performances saisissantes. La méthode de Guimond, inspirée des techniques Feldenkrais qu'elle enseigne depuis plus de 20 ans, propose une approche du jeu d'une grande liberté. Les interprètes embarquent à fond dans l'aventure. Cette créativité et ce sensible investissement des acteurs finissent par transparaître dans tout ce qu'ils font sur scène, et ajoutent de l'authenticité à la représentation.

Cette heureuse complicité entre le Réverbère Théâtre et Gilles Granouillet est magique. Celui-ci est sans doute un des auteurs les plus inspirants de la récente dramaturgie française. Sa volonté de ne pas lâcher le récit, le concret et le social, tout en s'adonnant à une exploration audacieuse du langage, lui permet de se démarquer dans le paysage théâtral. À l'automne 2013, Réverbère Théâtre s'attaque à une autre de ses œuvres, *Un endroit où aller*, qui conclut sa *Trilogie du chômeur*. Une bonne nouvelle pour ceux qui aiment ce théâtre, si rare de nos jours, à la fois grave et social, où la poésie a les coudées franches pour aller au bout de ses intuitions. ■